

Monocles au chalet

Patrick Nicol

Number 74, Fall 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89666ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

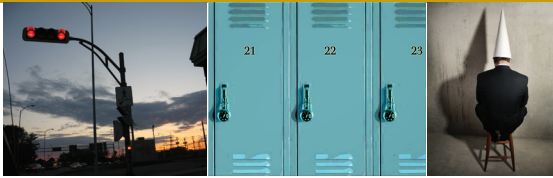
1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nicol, P. (2018). Monocles au chalet. *L'Inconvénient*, (74), 6–8.



MONONCLES AU CHALET

Patrick Nicol

On a décidé d'aller au chalet. Cette cabane au bord de l'eau est dans la famille depuis les années cinquante, peut-être. Elle échoit maintenant à un de mes oncles, vieux garçon, mais il est entendu qu'on y va quand on veut, nous, tous ses frères et sœurs, tous leurs enfants et petits-enfants, conjoints compris. Il est assez rare qu'on y aille, Julie et moi, surtout depuis le décès de ma mère : à part le lac et les arbres, tout y est un peu déprimant. Je ne sais pas quel est le mot exact. Sordide, peut-être, ou cheap ou juste vieux.

Il faisait vraiment trop chaud. Les enfants avaient besoin de se baigner et mononcle Denis serait content d'avoir de la visite. Le mononcle vient avec le chalet, package deal, lui et sa façon de regarder les filles, son pédalo, sa conversation de mononcle et les farces plates qui sortent quand il est un peu saoul, c'est-à-dire n'importe quand passé midi.

C'est à la fois touchant et inquiétant, la famille élargie. Des oncles et des cousines avec un fond commun, des mantes qui nous ont changés de couche et qui nous ont bercés sans trop nous aimer parce que *dans ce temps-là, les enfants, c'était pas pareil*. La promiscuité puis la distance qui vient avec les années. Quand on se voit, on fait revivre ensemble le vocabulaire des cartes : « attendre d'autres meilleurs », « jeter ses chiens », et, pour jaser, on se limite aux anecdotes comiques et au souvenir des disparus. *Céline qui trichait au tock ; Conrad, stationné en Allemagne*. Nous avons vieilli, le monde a changé autour de nous, mais nous avons rarement pris la peine de le constater ensemble. On parle peu de politique,

de « société », et si ça arrive je laisse parler les aînés, vaguement démissionnaire, vaguement résigné quant au fait que la famille n'est pas un terrain d'action. La seule gêne vient de la présence des rapportés, les conjoints à qui on impose une belle-famille à laquelle on est un peu immunisés, qu'on est habitués de n'écouter qu'à moitié. La première fois, Julie m'avait dit *Inquiète-toi pas, j'ai les mêmes de mon bord*. C'était pour être fine : les miens sont pires.

Quand on arrive, mononcle Denis est assis sur la galerie dans sa chaise Adirondack. *Au moins, là j'ai le droit de fumer. On a plus le droit nulle part, astheure*. C'est la première chose qu'il nous dit, ça puis *Jacques va venir*. Première surprise. L'intellectuel de la famille, le frère préféré de ma mère va être là. Je ne l'ai pas vu depuis vingt ans, au moins. Je souris à Julie : ça nous fera quelqu'un à qui parler. *Toi, tu fumes pas, je gage*. Il m'accuse presque d'une trahison. Les chialeux m'ont eu, moi aussi.

Le chalet n'a pas du tout changé. Les murs en préfi-ni, la collection de bouteilles de bière étalée sur toutes les surfaces planes disponibles. Le même plaisir diffus de voir une bouteille de Brador, une Dow. Cette fois je cherche une Black Horse, mais n'en trouve pas. Quand j'étais plus jeune, je croyais que la collection datait des origines et ne finirait jamais, alors qu'en fait elle ne couvre qu'une petite quinzaine d'années, une toute petite tranche de passé. La cabane, elle, sent le désaffecté et le vieux garçon : la poussière, le mois, les poissons qu'on y fait cuire depuis cinquante ans.

Comme on est arrivés les premiers, on s'installe dans une chambre en haut. *Ça en prend-tu du stock, les petits, astheure...* Bin oui. On a un parc pour la petite et la doudou du grand, un sac de livres pour enfants, deux sacs de jouets, toutes choses qui nous encombrant mais pas assez pour nous faire haïr notre vie, sa lourdeur et cette sorte de normalité qui a remplacé les autres qu'une à une nous avons endossées.

Gisèle est déjà là. Veuve d'un autre frère de ma mère. Elle vient souvent au chalet voir le beau-frère. Ils passent ensemble les journées sur la galerie, sans trop se parler. Ils s'adonnent bien, mais c'est pas des jaseux. Elle n'embarque pas quand Denis va faire un tour de chaloupe. Elle est meilleure que lui dans la cuisine, c'est sûr, et c'est tellement naturel

va me montrer la porte-patio qu'il a refaite. *Une pas pire job, considérant. – Considérant... ?*

Denis approche sa main droite de la bière qu'il tient dans la main gauche. Il la prend par le goulot, la monte. Sa main gauche maintenant vide a gardé la forme de la bouteille. Il la lève pour me la montrer. *Ça bouge plus.* Je ne comprends pas tout de suite. *Elle est figée de même, ma main.* Il la secoue, les doigts sont étrangement rigides. *Comme si j'avais paralysé en train de me croquer.* Il rit. *C'est quoi que t'as ? – Je sais pas. Ça fait un mois. – T'es pas allé consulter ? – Es-tu malade ?* C'est exactement ce qu'il m'a dit. *Es-tu malade ? – Tu devrais. – Les osties de médecins, moi, je les truste pas. Pis passer trois jours à l'hôpital pour attraper des maladies... non merci.* Je ne réussis

Le mononcle vient avec le chalet, package deal, lui et sa façon de regarder les filles, son pédalo, sa conversation de mononcle et les farces plates qui sortent quand il est un peu saoul, c'est-à-dire n'importe quand passé midi.

chez elle de ramasser et de faire à manger qu'elle le fait sans s'en rendre compte. Une sauce à spaghetti s'est mise à cuire et de la crème glacée est apparue dans le congélateur, *si jamais, pour les petits...*

Je prends auprès de Gisèle des nouvelles de mes cousines, de leurs enfants. *L'ouvrage reprend. C'a été dur un bout, mais là ça recommence. Le monde achète, ils se construisent.* C'est bon pour le chum de ma cousine. Pis elle ? *Elle, elle est encore à l'épicerie, ça change pas bin bin. Juste une couple d'heures pour se payer des extras, c'est pas elle, le gros salaire.* Leur fille ? À quel âge elle est rendue ? *Dix-huit. Pis elle nous a pas ramené de ti-chum, encore.*

Bin non, matante, ta Yolaine a pas ramené de gendre à ta fille. Je le sais, je la vois au cégep, des fois. On se salue mais pas beaucoup plus. Peut-être que bientôt elle va te présenter sa blonde, peut-être que sa mère la connaît déjà, peut-être qu'elles attendent que tu meures pour t'éviter cette peine, cette difficulté. Julie pense qu'elles te sous-estiment. Je ne suis pas sûr.

Je refuse la deuxième cigarette que Denis m'offre, mais je prends la bière. Il me dit : *Tantôt tu me feras goûter une des tiennes.* Deuxième surprise. On glisse dans nos places. Moi assis sur la galerie avec Denis, Julie à l'eau avec les petits, Gisèle dans la cuisine. On ne résiste pas à l'appel du moule.

Il est beaucoup question de Trump, ces temps-ci. D'immigrants, partout, en Europe comme ici. Si Denis veut faire la conversation – je suis prof, les gens ont tendance à penser qu'il faut me parler –, on va aller là, c'est sûr, et je pense déjà à la réplique des *Voisins* : « Il y a des limites à l'endurance qu'un gars peut endurer. » Je le fais plutôt parler des arbres autour qui ont tellement poussé depuis la dernière fois, de ceux qu'il a dû couper, du chemin qu'il a renchaussé. Il est content d'en parler. *Gisèle s'intéresse pas bin bin à ces affaires-là.* Tantôt, il

pas à lui donner tort, ni raison non plus. Tout en moi appelle à la quête de l'information juste, mais je partage en partie son atavique méfiance du riche. Il a remis sa bière dans sa main comme on glisse un verre dans le porte-gobelet de la voiture. *– Si t'avais paralysé en te croquant, mon Denis, ta main serait pas ouverte de même, ce serait plus petit.* Il a failli s'étouffer dans sa gorgée de bière. Bonne joke. *– Tu le sais pas. – Ce qu'on sait pas fait pas mal. – Qu'est-ce que vous avez à rire, les gars ?* Denis me fait un clin d'œil. *Rien, rien.*

Mes trois amours sont sortis de l'eau. Libérés d'une couche de poisseux, ils endossent à la place la bonne fatigue de l'eau. *On a entendu parler de crème glacée.* C'est Gisèle qui de l'intérieur répond. *Venez-vous-en !* Je décide de m'en occuper. Servir ma blonde et les petits devant mon oncle, en profiter pour couper là la conversation avant qu'on parle du gouvernement qui fout rien, de nos taxes qui servent à rien, des syndicats qui empêchent tout et du nouveau gouvernement qui dit qu'il va régler ça, mais qui ne le fera pas. *Faut lui donner une chance mais pour de vrai, je le crois pas.* Je n'entamerai pas avec lui une discussion sur la politique provinciale, et si les sujets des assistés sociaux, des musulmans ou du travail au noir advenaient, je les éviterais également. Je coupe là toute cette conversation écrite d'avance et qui ne serait que le récital des idées que nous avons acquises, chacun de son côté, chacun dans son monde. *En veux-tu, de la crème glacée, Denis ? – Apporte-nous une autre bière, à la place, une des tiennes. – Ouin, moi aussi je vas prendre une bière. – Attagirl !* dit Denis à Julie. C'est Gisèle qui mangera de la crème glacée avec les petits.

Bien sûr, l'image que j'ai de ces gens mérite d'être rafraîchie. Je n'ai pas pensé sérieusement à eux depuis vingt ans, peut-être. Tout ce monde-là votait pour le Parti québécois, j'imagine, Jacques, Denis, ma mère, mais pas Gisèle que l'on

soupçonne d'être secrètement fédéraliste. Quand les hommes avaient les cheveux longs et des pantalons à pattes d'éléphant, quand ils ont sorti la catalogne de la maison familiale pour la mettre au chalet, ils votaient pour René Lévesque et contre les Anglais. Maintenant, pour eux, les immigrants ont remplacé les Anglais, et dans leur imaginaire les requins de la finance ont cédé leur place à la mafia du Parti libéral qui est aussi celle des médecins mais n'a aucun rapport avec les paradis fiscaux et les compagnies transnationales, qui, elles, sont carrément sorties de leur radar. Personne ici pour se plaindre de Nestlé, Walmart ou Google. En tout cas, c'est ce que je me dis, c'est ce que Julie et moi on se disait dans l'auto, comme on se l'était déjà dit à propos de sa famille à elle. Ce sont les branches modestes de nos familles qui seront le plus à droite. Phénomène toujours étrange mais récurrent. En plus d'être les plus instruits, et les plus riches, il faut qu'on soit les plus conscients. Ma blonde le dit souvent : *C'est moi qui fais toute, ici.*

On a bu nos bières en parlant des poissons qu'on peut pêcher dans le lac et des bateaux à moteur que certains veulent interdire alors que Denis, lui, il s'en fout. *Je les entends même plus.* Il est un peu question des nouveaux riverains, qui achètent des chalets pour les mettre à terre et se bâtir des deuxièmes maisons, désertes la moitié de l'année. *Tu me diras pas qu'il y a pas de l'argent quelque part,* dit Denis. Plus tard, on ira marcher pour voir les chars dans les cours.

Jacques est arrivé en fin de journée. Il s'est assis à côté de son frère et lui a pris une cigarette. *Au moins, ici, on peut fumer.* C'est exactement ce qu'il a dit. Entre les deux sortes de bière, il a pris celle de Denis, comme pour se reposer d'une vie trop compliquée. *Mononcle est fatigué.* C'est ce qu'il a dit. Après la bière et la cigarette, il est allé se saucer.

D'autres sont arrivés. Des cousins, des cousines avec leurs conjoints. Domiciliés un peu partout mais la plupart en périphérie de la grande ville. Deux-trois enfants par couple. Certains ont planté des tentes sur le terrain, les adolescents se sont choisis l'autre chambre du haut. Le conjoint d'une cousine qui m'a à peine adressé la parole a parti un feu. Il ne fera pas partie des jaseux, lui. Il s'occupera de ses enfants, fera souper sa gang sur le Coleman, une fois il fera une remarque sur une Audi stationnée sur le chemin. Les enfants se mêlent plus facilement que les adultes, les adolescents restent entre eux.

Un groupe sur la galerie se forme autour de Jacques qui est resté en maillot, torse nu. Gisèle se tient à l'intérieur, debout derrière la porte moustiquaire. Jacques travaillait à Montréal, c'est ce qu'on m'a toujours dit, comme si Montréal était en soi une occupation. Il a travaillé dans le syndicat ou le gouvernement, peut-être même dans un syndicat de la fonction publique. Pour ceux qui m'en parlaient, toutes ces fonctions pouvaient être confondues. *C'est toute la même gang.* Je ne cesse de répéter des conversations que je n'ai jamais eues avec des gens que je ne connais pas vraiment. Je ne cesse d'entendre la voix du *Journal de Montréal* dans la bouche de gens que je n'écoute plus. Jacques est retraité, maintenant.

L'intellectuel de la famille était aussi bien sûr un indépendantiste, un ancien syndicaliste, un gars des coops, c'est un homme qui a été de tous les combats, comme il le dit parfois de lui-même, et dont les petits-enfants vont à l'école privée parce qu'à Montréal, les écoles... *En ville, c'est effrayant, y a plus personne dans les classes qui parle français. Comment tu veux que les jeunes apprennent à écrire ?* Et il parle, Jacques, il est parti. C'est peut-être juste l'habitude, peut-être parce qu'il sait que son frère plus vieux et sa belle-sœur plus sotte ne diront rien d'intéressant, peut-être juste sa manie de croire que son opinion importe et qu'il est doté d'une lucidité qui est autre chose que l'expression de sa place dans l'écosystème... Sans surprise, nous voilà assis à écouter un bonhomme de souche qui fait l'inventaire des maux dont nous sommes affligés. Bien sûr, c'est surtout à moi qu'il parle, n'ayant pas pris la peine de vérifier si Julie n'en savait pas plus que lui sur le sujet. Je soupçonne ses frère et sœur de ne pas l'écouter. *Au bureau, il paraît, c'est rendu qu'un gars peut plus parler. Tu dis ce que tu penses à une fille, tu te retrouves avec une poursuite sur le dos.* Personne ne lui demandera ce qu'il aurait de si important à dire. *Je suis retourné l'autre fois voir les gars, christ, ça change. On dirait que pour être engagé faut être gai, ou noir. Remarque, ça me dérange pas, mais quasiment le quart du monde est de même. – Quoi, de même ? – Bin : gai ou noir.* Julie ne dira plus rien. Gisèle, qu'on avait oubliée, dit qu'il faut bien qu'ils travaillent, ce monde-là. – *Quin, dit Denis, on voudrait pas non plus qu'ils travaillent pas.*

Je ne sais pas ce que font dans la vie ces gens devant moi qui montent une tente et accrochent un hamac. Je ne sais pas si les mots *hétéronormé* ou *racisé* sont entrés dans leur champ de conscience. J'imagine qu'ils ont dans leur sous-sol un jeu de tock et qu'au moins un adulte sur deux ne sait pas ce que c'est, « le deuxième bord », au Cinq-cents. Ils sont arrivés en VUS, bin sûr, quel choix ont-ils avec la quantité de guidis que ça prend quand on a des enfants. Je reconnais parmi leur barda les marques les plus conventionnelles, achetées dans des endroits où Julie et moi ne mettons pas les pieds. J'envie les économies qu'ils ont faites.

Julie bâille. Jacques aussi. *Mononcle est fatigué.* Il rentre se coucher. *Je vais prendre le divan.* Il donne une claque dans le dos de son frère. *Jamme-toi pas l'autre main c'te nuit, là !* Julie me glisse à l'oreille. *C'est vrai qu'il est fatigué, le mononcle.* Elle descend vers le feu de camp. *Je peux-tu vous piquer des marshmallows ?*

Gisèle et Denis se coucheront les derniers, seront levés les premiers, personne ne saura où Gisèle a dormi. ■